

Homélie du samedi 20 avril 2019 Vigile Pascale

Chers frères et sœurs, chers amis,

Nous sentons en nous la grâce de notre baptême, nous sentons que nous sommes chrétiens, quand nous vibrons intensément à cette semaine sainte qui s'achève ce soir. Le Pape François disait que ce saint triduum, cette semaine sainte, était comme la matrice spirituelle, l'enfantement de la grâce en nous, au centre de notre année liturgique. Il n'est pas de jours plus importants, plus saints, que ceux que nous avons vécus et que nous vivons encore ce soir, dans l'élévation vers le mystère de la Résurrection.

Alors c'est la célébration la plus longue, et encore, ne nous plaignons pas, nous n'avons pas lu les douze lectures, nous n'en avons lu que trois ! Si vous avez regardé votre montre c'est un petit péché. Si vous ne l'avez pas encore regardée, n'en commettez pas, laissez-vous porter ! Car comme moi vous vous êtes sans doute laissés saisir en cette nuit tombante, par la beauté de cette église, par la beauté des signes chrétiens.

Hier, en vivant la célébration de la croix, nous parlions du grand signe de la croix : in hoc signo vinces : « pas ce signe, tu vaincras ». Ce soir, dans cette vigile, tous les grands signes de la liturgie chrétienne sont rassemblés. Je ne vais pas tous les citer. Mais je voudrais vous familiariser avec tous ces signes, nous aider à nous laisser saisir par la beauté significative de la liturgie de l'Eglise. Parce que ce que nous célébrons, les mots, les gestes, les objets, que cette grande tradition de prière de l'église nous a livrés, sont sacrés. Un peu comme les regards se sont portés vers une cathédrale en ce début de semaine, devinant que la matière des signes et la beauté que la tradition de prière a inscrite en eux, nous parlent de Dieu.

Aimez cette liturgie, laissez-vous porter. Et pour l'illustrer, je voudrais parler un peu de cet objet, qui est au centre de cette première partie de la vigile, qu'on appelle le cierge pascal. Tout y est présent dans ce cierge, de ce que nous venons de vivre :

- Même si ce n'est peut-être pas un cierge de pure cire d'abeille, et bien la cire nous rend présent le récit de la création, car la liturgie est très proche de la création, elle imite les signes que Dieu nous a donnés, ce grand livre de la création, en qui, comme dit Saint Paul, rendant l'invisible visible, « nous devinons Dieu ». Il y a là le récit de la Genèse et de la création de Dieu.
- Nous avons parlé du sacrifice d'Abraham. Voyez cette cire qui va se consommer, et pendant toute cette année liturgique, au gré de l'eucharistie, du sacrifice du Christ, au gré des baptêmes, au gré des âmes que nous accompagnerons au ciel dans nos funérailles, se consumant comme se consomment nos vies, le sacrifice du Christ est présent dans ce symbole.
- Voyez cette colonne de feu devant les égyptiens, devant la mer rouge, interdisant au mal d'approcher, comme si, par ce cierge, nous étions protégés.
- Voyez, mes frères, comme un écho de notre semaine sainte, les cinq plaies du Christ, que le prêtre, au début de cette liturgie, a voulu, comme un signe pauvre, mais explicite, inscrire au cœur de ce cierge, nous souvenant que dans son éternité, le Christ porte encore les stigmates de sa passion.
- Voyez le mystère de l'incarnation, deux mille dix-neuf ans après la naissance de qui, de Jésus.
- Voyez l'écho de l'Apocalypse, nous sommes partis de la Genèse, nous arrivons à l'apocalypse, où Saint Jean nous dit qu'il est l'alpha : le commencement et l'Omega, la fin de tout.

C'est un objet, c'est un signe, ce n'est pas le Christ, mais il nous parle. Ainsi est la liturgie.

C'est un pape qui s'appelle Zosime – je n'ai pas baptisé beaucoup de Zosime ! » - il y a qu'un pape qui a eu ce prénom un peu bizarre, mais il est au IV^{ème} siècle, héritier déjà d'une tradition de prière, alors que l'Eglise trouvait sa liberté, se souvenant des luminions des martyres dans les catacombes, qui éclairaient

leur foi en la vie éternelle de leurs défunts, se souvenant de la prière du lucernaire, des tout premiers chrétiens qui la veille de Pâques, veillaient à la lumière des torches, se souvenant de l'irruption de la résurrection, ce Pape, à ce que signe s'étende dans l'Eglise, et nous en sommes l'héritier.

Tout signe liturgique est un signe qui nous renvoie à Jésus, fait sans doute de la tradition des hommes, mais qui est riche, puissant, puissant d'une tradition de prière immense. Voilà pourquoi dans la liturgie, les mots que j'ai prononcés, les lectures que nous avons lues, les psaumes que vous avez chantés, les gestes du prêtre, ne nous appartiennent pas.

Encore aujourd'hui dans l'Eglise catholique, seul le pape peut changer un mot de la liturgie eucharistique, comme par exemple le Pape François l'a fait en inscrivant le prénom de de Saint Joseph, dans les autres prières eucharistiques que la première. Car personne ne peut s'approprier et mettre trop du sien dans des signes qui ne nous appartiennent pas. C'est un bien commun de l'Eglise.

Pour moi, j'y vois l'écho lointain de quelque chose qu'on caricature souvent : l'ancienne dévotion des reliques. Les premiers chrétiens, voulant être le plus proche de Jésus, voulaient toucher ceux qui ont touché Jésus. Echo de Saint Jean : "Ce que nous avons touché, vu du Verbe de vie, nous vous l'annonçons » : toucher un apôtre, c'était toucher Jésus. Être enterré auprès de Saint Pierre, c'était être proche de Jésus.

Je voudrais, chers frères, que dans cette veillée, nous soyons touchés par ces signes, par la beauté, car enfin, regardez autour de vous : voyez cette magnifique église St Vénérand dans la pénombre de cette nuit de Pâques : la beauté des vitraux encore colorés par le soleil couchant, qui nous accueillait tout à l'heure, ces autels où tant de prêtres ont dit la messe, ces cierges, ces croix, ces statues, ces ornements, tout est pour Dieu, tout est pour nous aider à prier. Ce qu'il nous faut, ce dont nous avons besoin, c'est d'une beauté simple, inspirée, une beauté décentrée d'elle-même, qui nous rappelle la beauté du Christ, car enfin il ne faudrait pas s'arrêter aux signes en effet, il faut que les signes nous parlent.

Mais de qui parle la liturgie ? D'une seule personne, et ce n'est pas un souvenir. Vous savez, juste après l'élévation de l'hostie, le prêtre dit "Il est grand le mystère de la foi", et à ce moment-là nous disons "Nous nous souvenons de la mort de Jésus (son sacrifice, c'est le passé), nous confessons sa résurrection (c'est le présent), nous attendons sa venue dans la gloire (c'est notre éternité)". Le seul qui est vénéré dans la liturgie, dans notre liturgie catholique, ce n'est pas ce cierge, il pourrait tomber - d'ailleurs celui de l'année dernière est tombé ! ce n'est pas grave - c'est celui qu'il représente, le Christ, vivant. A propos de la cathédrale Notre Dame, l'archevêque de Paris, répondant à un journaliste a dit en substance ceci : « vous savez ce n'est pas pour un objet matériel que cette cathédrale a été construite, même pas pour la relique de la couronne d'épine ou la tunique de Saint Louis. Elle a été construite pour un morceau de pain. C'est bizarre, disait-il, tant de beauté pour un morceau de pain. Mais pour nous chrétiens, c'est la présence réelle de Jésus, c'est le Christ ressuscité, vivant ». Ce qui est vrai de la cathédrale est vraie de toute liturgie : la liturgie n'est pas l'autocélébration de nous-mêmes, nous y sommes tournés vers le Christ. Elle tombe toujours dans le ridicule si elle quitte sa vocation à signifier le Mystère. Si nous avons toujours cela en tête, prêtres et fidèles, nous serions vraiment « enseignés » par ses signes, plus enrichis dans notre foi.

Ne pensez pas que la Résurrection soit seulement un évènement historique. Le Seigneur là, il nous entend. Il me pardonne peut-être d'offenser sa liturgie, en y mettant un parole trop humaine. Peut-être faudrait-il simplement ce soir se taire. Dans le silence, peut être que la vue de ce simple cierge vous convainc d'une chose, c'est que Jésus est vivant, pour l'éternité, depuis toujours : il « **n'a pas** ressuscité », comme si c'était un évènement historique, il « **est** le Ressuscité », à la source de ce que nous sommes, à la fin de ce que nous serons, et il est présent.

Une joie qui n'est pas simplement émotionnelle, une joie qui est féconde, directement fruit de l'esprit saint, une joie qui ce soir dépasse toutes nos tristesses, toutes nos inquiétudes, personnelles, celles de notre pays, celles de l'Eglise.

Alors, chers frères et sœurs, en cette nuit sainte, soyez illuminés par la joie de la résurrection, et comme nous avons reçu hier la tradition de la joie du Christ, recevons, pour toute cette continuité de l'année liturgique, la tradition de la prière de l'Eglise. Goutez aux sacrements, goutez aux signes de la liturgie, abreuvez-vous, même quand ils vous apparaissent pauvres, de cette transmission de la prière du Christ. A chaque messe, nous sommes comme ces saintes femmes qui ont voulu toucher Jésus. Nous sommes comme si nous touchions son linceul, nous sommes au plus proche de lui.

Il est vraiment ressuscité, il est « la Résurrection et la Vie ». Que notre liturgie, toutes les liturgies, expriment cette joie d'être de ses disciples pour notre salut et celui du monde entier. Amen.